



PÊCHES

DANS

L'AMÉRIQUE DU NORD

PAR

BÉNÉDICT-HENRY RÉVOIL

—

NOUVELLE ÉDITION

ILLUSTRÉE PAR YAN'DARGENT



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

—

M DCCC LXX

LES TORTUES DE L'ILE D SABLE

Je me suis toujours demandé comment l'art culinaire français négligeait la tortue ¹ et n'en avait fait qu'un mets

¹ Les naturalistes rangent la tortue dans la classe des reptiles, grande série des vertébrés. Linné en a fait le genre *testudo*; Brongniart, la famille des *chéloniens*, dont il a divisé les quatre-vingts espèces différentes en cinq sections: les *tortues* proprement dites, les *émydes*, les *chélydes*, les *triones* et les *chélones*. Les caractères généraux de ces diverses espèces consistent dans la cuirasse osseuse qui remplace chez elles la peau sur une grande partie du corps; car les tortues n'ont de peau qu'aux quatre-membres et à la tête, qui est, chez elles, couverte de plaques, comme chez les lézards et les serpents. Cette cuirasse, soudée à l'intérieur de l'épine dorsale, se divise en deux parties: la supérieure est appelée carapace; l'inférieure, plastron. La tête de la tortue est de forme pyramidale ou triangulaire; ses yeux sont petits; trois paupières les recouvrent. Son cou est très-extensible; les doigts de ses pattes sont terminés par des ongles. Son estomac est très-robuste; car elle digère parfaitement les mollusques dont elle se nourrit parfois. Sa mâchoire est d'une très-grande force. La lenteur de la tortue est proverbiale; sa stupidité n'est pas moins renommée, et pourtant elle s'apprivoise facilement. Les tortues d'Europe appartiennent à la catégorie des animaux hivernaux; elles s'endorment pendant la saison des froids. Manger, se reproduire, se blottir et dormir, telle est l'existence de la tortue, qui a la vie très-dure. Comme preuve à l'appui, je dirai que j'en ai vu une à Key-West dont la tête était coupée, le corps partagé, la cuirasse arrachée, et qui remuait encore en donnant des signes de souffrance.

de luxe d'une cherté inabordable. Les auteurs anciens, Diodore de Sicile, Pline et Strabon, parlent cependant des chélonas comme d'un aliment fort commun dans les classes même inférieures de la société de leur temps; et de nos jours, dans toutes les Antilles, le long des côtes de l'Amérique du Nord et de celles du Sud, aux îles Maurice et Bourbon, dans les grandes Indes, à Batavia, en Chine, au Japon et même en Angleterre, la chair de la tortue passe, à juste titre, pour un mets savoureux et délicat, à tel point qu'il est un des plats nationaux du Royaume-Uni. La Grande-Bretagne est le seul pays de l'Europe où la chair de tortue soit appréciée comme elle doit l'être : les importations de Liverpool, de Southampton et de Londres s'élèvent annuellement à cent trente tonnes anglaises, soit environ cent trente-deux mille kilogrammes. Pour conserver les tortues plus sûrement vivantes pendant une longue traversée, on les renferme dans des barriques placées debout. Mais un grand nombre de capitaines ne font pas tant de façons : ils les laissent sur le pont, renversées sur le dos, et se contentent de les arroser matin et soir avec quelques seaux d'eau de mer. Dès qu'elles arrivent, on se hâte de les parquer dans des réservoirs où on les nourrit de plantes marines, de débris de légumes, et d'intestins de poissons et de volailles. Elles se conservent ainsi jusqu'à l'hiver, aux rigueurs duquel elles ne résistent pas. C'est l'amiral Anson qui apporta la première tortue qui fut mangée à Londres en 1762. Le prix de la chair de tortue, suivant que le marché est plus ou moins fourni, varie de 1 fr. 40 à 5 francs le kilogramme.

La France, qui si souvent suit à tort l'exemple de l'Angleterre, n'a pas eu l'esprit de l'imiter sur ce point, et si l'on demande quelquefois une soupe à la tortue chez Philippe ou au café Anglais, c'est tout simplement parce que ce plat se vend cher et que son chiffre figure bien sur la carte à payer du dîner auquel M. X... a convié ses amis.

Il est rare de voir une tortue sur le carreau de la halle.

et lorsque cette exception se présente, je tiens de nos premiers marchands de comestibles qu'elle trouve rarement acheteur.

Ah! mes chers compatriotes, laissez-moi vous dire que « vous ignorez les *bons* choses de *cette* monde, » comme me l'affirmait un Américain chez lequel je mangeai pour la première fois de ma vie un *boucan* de tortue.

C'était une composition exquise et d'un goût parfait; d'un aspect étrange, j'en conviens, mais auquel on finissait par s'habituer lorsqu'on vous avait expliqué la nature de la viande. Qu'on se figure un plastron de tortue, autrement dit toute l'écaille du ventre de cet ovipare, sur laquelle on avait laissé trois à quatre centimètres de chair avec toute la graisse y attenante. La viande était verte et d'une saveur sans pareille. On l'avait saturée de jus de citron, saupoudrée de piment et assaisonnée de sel, de poivre, de girofle et d'œufs battus; puis on avait mis ce plastron au four, sous la garde d'un moricaud armé d'une brochette, et dont la mission était de transpercer de temps à autre la croûte formée par les œufs et recélant la sauce, afin que celle-ci pénétrât jusqu'à la carapace. Quand tout avait été cuit à point, on avait servi chaud, et chacun avait trouvé une saveur délicieuse à ce *boucan* sans pareil.

Aux Antilles françaises, anglaises et espagnoles, la chair de la tortue se met à toutes les sauces. On en fait de la soupe, on la rôtit à la broche, on l'accommode en gibelotte, en daube, en fricassée, en pâtés. Son foie, ses intestins, ses os même se consomment. Aussi la tortue est-elle appelée par les Américains *Sea-pig* (le porc de l'Océan). Quel éloge!

Non-seulement la chair des chélonés est agréable au palais, mais elle est d'une digestion facile : elle diffère en cela de la plupart des poissons. On peut en manger un, deux et même trois kilogrammes sans le moindre inconvénient.

A la Martinique, les tortues se vendent à raison de 2 et 3 francs le kilogramme. Elles sont, par conséquent, l'objet

d'une chasse très-active, ce qui diminue leur nombre sur les côtes habitées. A l'époque du carême, des navires armés spécialement pour cet objet quittent le port de Saint-Pierre pour aller au loin pêcher des tortues, et ils en rapportent souvent une grande cargaison.

L'île Hetera, une des Bahamas, la plus éloignée de la côte au milieu de l'Océan, est un point renommé pour la pêche des tortues. Il y a bien encore l'îlot du Caïman, à la pointe extrême de la Floride, et l'île Marguerite, sur les rives du Vénézuëla; mais, comme je n'entends parler que de ce que j'ai vu, je m'en tiendrai à l'île Hetera, sur laquelle, il y a quatorze ans, j'ai assisté à une pêche vraiment miraculeuse dont je raconterai les incidents dans le courant de ce récit.

Quelques mots encore au sujet des chélonés, avant d'entrer en matière, ou plutôt avant de commencer ma pêche.

Les tortues franches, autrement dit vertes, pèsent environ de cent cinquante à deux cents kilogrammes; mais les plus grosses ne sont pas les meilleures: celles de cinq à dix kilogrammes passent avec raison pour les plus délicates.

On m'a parlé à la Nouvelle-Orléans d'une tortue verte monstrueuse qu'on avait prise, en 1848, à Port-Royal, dans la baie de Campêche, mesurant quatre pieds du dos au ventre et six pieds de ventre en largeur. Le fils d'un capitaine de navire, jeune enfant de dix à onze ans, à qui l'on avait donné l'écaïlle de cette tortue, s'aventurait sur la mer au milieu de cette carapace érigée en chaloupe, et voguait souvent à plus d'un mille loin de la côte. Le gras avait produit huit gallons d'huile.

Le plus habile pêcheur de Key-West¹, où j'étais allé

¹ Key-West, ou l'île Thompson, située à vingt lieues du rivage de la Floride, tire son nom du mot espagnol *cavo* (îlot rocaïlleux), et non point, comme certains traducteurs (quand même!) ont prétendu, du mot anglais *key* (clef). La Clef-de-l'Ouest ne signifie rien, tandis que l'îlot-de-l'Ouest,

passer quelques jours pendant l'été de 1848, se nommait Downing. De Charleston à Savannah, de Saint-Augustin à Talahassee, de Port-Musqueto à la baie de Chaham, autrement dit dans toute la Floride, on connaissait Downing le mulâtre, le grand fournisseur de chélonés de tous les marchés de cette partie des États du Sud.



M. Elliott, de Savannah, à qui j'avais été recommandé par mes amis de New-York, m'avait remis un billet pour Downing; par qui je fus reçu à bras ouverts en arrivant à Fort-Impérial¹, où il passait toute la saison de la pêche dans une charmante habitation.

« Une pareille recommandation, Monsieur, est un honneur pour moi, me dit Downing, et je m'efforcerai de satisfaire mon ancien protecteur en vous étant agréable. Puisque vous voici à Fort-Impérial pour une ou deux semaines, je vais organiser une partie de pêche à Hetera, et

— ce qui est topographiquement vrai, — est exact. C'est un poste militaire important des États-Unis, et un comptoir où se fait un commerce considérable.

¹ Fort-Impérial, station militaire à trente milles au-dessous de Saint-Augustin.

je suis sûr à l'avance que nous aurons, vous et moi, un sport comme on en a rarement dans sa vie. Le temps est, d'ailleurs, très-favorable, la lune est dans son plein, et j'ai ici, sous la main, quelques naufrageurs de mes amis qui ne demandent pas mieux que de se donner quelque bon temps.

— Des naufrageurs! m'écriai-je. Mais vous connaissez donc ces gens-là? J'ai probablement mal entendu. Dans mon pays ce sont des assassins, des voleurs...

— Mille pardons! Monsieur, en Amérique les naufrageurs sont des gens très-bien vus dans la société; ce sont des pêcheurs prêts en tout temps à porter secours à leurs semblables, mais autorisés, par les lois du pays, à s'approprier les débris d'une épave et tout ce que la mer jette à la côte. Les compagnies d'assurance paient intégralement, c'est l'usage. Il faut bien laisser vivre le pauvre monde, puisque la loi le permet.

— Allons! va pour vos naufrageurs, maître Downing, ce sera un caractère nouveau à étudier. Revenons... à nos moutons, c'est-à-dire à nos tortues.

— Monsieur veut-il me permettre de lui montrer mon musée.

— Votre musée?

— Oui! ma collection de tortues. Elles ne sont pas vivantes; mais, quoique empaillées, elles vous donneront un spécimen de ce qu'est le genre chélonien de notre hémisphère. J'exerce depuis quarante ans le métier de pêcheur, et j'ai recueilli les plus beaux « sujets » de mes expéditions. Après les avoir disséqués et naturalisés, je me suis amusé à les suspendre tous aux parois de mon salon.

— Parbleu! je serais curieux de voir votre galerie, mon cher hôte; le plus tôt sera le mieux. »

Sans se faire prier, Downing ouvrit une porte de sa maison et m'introduisit dans une vaste pièce crépie à la chaux depuis le toit jusqu'au plancher, sur les murailles de laquelle

étaient étalées plus de deux cents écailles de tortues de toutes sortes, de toutes grandeurs.

Onques de ma vie je n'avais vu tant de chélonés « amar-rées » dans un si petit espace.

« Voici, me dit alors Downing, les tortues de mer de l'espèce verte; il y en a de quatre sortes : les tortues à « bahut », les grosses-têtes, les becs-de-faucon et les « green ». Les premières, comme vous pouvez vous en convaincre, sont plus grosses que les autres, ont le dos plus élevé et plus rond; seulement leur chair est puante et malsaine. Il en est de même des grosses-têtes, que l'on ne mange qu'en cas d'absolue nécessité. Ces deux espèces ne se nourrissent que des mousses de mer qui croissent sur les rochers de nos récifs. Quant aux becs-de-faucon, ainsi nommés à cause de la forme de leur tête et dont la gueule allongée est terminée par un bec crochu, ce sont celles qui servent aux fabricants de peignes et aux ébénistes incrusteurs. C'est encore là un fort mauvais manger, et j'ai vu souvent des pêcheurs qui, malgré mes avis, s'étaient nourris de ces tortues, être pris de vomissements et de maux d'entrailles intolérables. On eût dit qu'ils étaient empoisonnés. Voici maintenant deux magnifiques tortues vertes dont j'ai refusé, quand elles étaient en vie, cent piastres pièce. Que voulez-vous, je suis amateur, et j'aimais mieux compléter ma collection que gagner quelques écus à colonnes. Mais pardon, Monsieur, je vous ennuie peut-être avec mon bavardage...

— Non pas, mon cher Downing; continuez, je vous prie, dis-je en m'avancant de plus près vers les deux écailles de tortues appendues contre la muraille.

— Les tortues vertes, ajouta le pêcheur, ont la carapace plus verte que leurs autres congénères : c'est de là que leur vient leur dénomination. Ce sont les plus grosses tortues, et l'on en a vu qui pesaient jusqu'à six et sept cents livres. Celles-ci n'apportèrent qu'un poids de trois cent quatre-vingts et trois cent quatre-vingt-dix-neuf livres

dans la balance; mais leur forme régulière, la transparence de leur « maison », me les firent remarquer parmi une vingtaine qui avaient été retournées à Hetera par mes hommes et moi. Je les gardai, malgré les récriminations de mistress Downing, qui vivait à cette époque : — que Dieu ait son âme! la pauvre chère femme, — ajouta le pêcheur sans paraître trop regretter celle qui n'était plus. Je les gardai donc, bon gré, mal gré, et les vidai moi-même, conservant l'extérieur et me régaland de l'intérieur, qui produisit la meilleure *turtle soup* que j'aie jamais mangée depuis que j'ai l'âge de raison. Si mon verbiage ne vous ennuie pas trop, Monsieur.... »

Je fis un signe de tête négatif.

« Les tortues vertes se nourrissent d'une espèce de *vallisneria* qui croît dans nos mers, dans les fonds de quatre, cinq ou six brasses d'eau. Cette plante est d'un goût agréable, et produit des feuilles allongées, petites, ténues, d'un quart de pouce de large et de six pouces de long¹. C'est à cette nourriture que les *green* chélonas doivent la couleur verte de leur chair et de leur écaille. Le gras de leur viande est pourtant jaune; et cette particularité existe chez toutes les autres tortues, même chez celles que l'on pêche à Boccataro, à Portobello et dans les baies de Campêche et de Honduras, comme aussi dans les atterrages de la Jamaïque et de Cuba. A Port-Royal, où je me trouvais, il y a six semaines, pour régler un compte avec un de mes correspondants, fit Downing, il y a des réservoirs préparés exprès sur le bord de la mer où on garde les chélonas vertes en vie, et d'où on les transporte sur le marché, qui est abondamment pourvu de cette viande succulente; nourriture ordinaire de ce pays-là et particulièrement des petites gens.

¹ En général, les tortues marines se nourrissent de fucus, d'hydrophytes, de mollusques et de toutes les algues dont est tapissé le fond de la mer. On les voit en troupes, comme un banc de maquereaux ou de harengs, venir manger à de certaines heures, le soir et le matin.

« Voici ensuite, ajouta mon interlocuteur, quatre chélonas que l'on m'a rapportées du Gallopagos, ces îles qui fournissent le guano à l'Europe : leur écaille est plus épaisse que celle des autres chélonas, car elle a deux à trois pouces d'épaisseur.

« Si vous passez à droite, Monsieur, vous trouverez sur la paroi toutes les tortues d'eau douce de notre pays ; d'abord les *loths*, ainsi nommées à cause de leur forme, qui est vraiment extraordinaire. Les *hécatas*, qui se tiennent toujours dans les étangs d'eau douce et ne viennent à terre que rarement. Leur poids varie de cinq à huit kilogrammes, et leur forme est ronde. Les *terrapins*, plus petites que les précédentes, ont l'écaille du dos taillée d'une façon bizarre, bien ouvragée et de plusieurs nuances. Elles vivent dans les lieux humides ou marécageux. Celles que voici viennent de l'île des Pins, près de Cuba. Vous remarquerez, ajouta Downing, qu'elles sont marquées sur le dos de plusieurs entailles. C'est un usage parmi les chasseurs espagnols, lorsqu'ils en trouvent dans les bois, de les porter dans leur cabane, puis de les laisser aller, une fois marquées, et elles ne s'écartent jamais trop loin. Lorsque ces chasseurs retournent à Cuba, après une absence de six semaines, ils emportent souvent quatre à cinq cents tortues qu'ils vendent et qui sont très-bonnes à manger. Chacun d'eux a reconnu ses prises à sa marque.

« Les *chélides*, que nous trouvons dans les eaux douces des États-Unis, et dont voici un admirable individu, me dit ensuite mon pêcheur, ont la bouche fendue comme celle d'un crapaud, au lieu de l'avoir en bec de perroquet. Leurs membres sont très-gros et ne rentrent point sous leur carapace, comme peuvent le faire ceux des *émydes* à queue de serpent. Ces tortues ont cela de particulier, que, lorsque le reptile a caché ses membres, sa carapace se referme comme une boîte, de façon à les cacher complètement.

— Je me rappelle d'avoir trouvé cette tortue dans les Swamps du New-Jersey, dis-je au mulâtre.

— En effet, répliqua-t-il, elle abonde dans tous ces marécages, ainsi que les *snapping turtles* (les *triones*), ainsi nommées parce qu'elles sont méchantes et cherchent à mordre ceux qui veulent les attraper. Ces dernières vivent de poissons, de reptiles aquatiques et de canards. Remarquez qu'elles n'ont que trois ongles au lieu de quatre ou cinq, et que leur carapace est formée non point par une écaille dure et solide comme chez les autres variétés, mais bien par une peau molle et épaisse qui se durcit à mesure que vieillit le trione. Enfin, pour vous épargner des explications fastidieuses, je me bornerai à vous montrer, en dernier lieu, cette *bourbeuse* aux doigts palmés, au long cou, au nez en forme de trompe, dont l'espèce vit, dit-on, cent années. »

J'admirai longtemps encore, tout en prêtant une oreille attentive aux explications de Downing, la collection qu'il avait artistement disposée dans son musée de tortues; puis je me disposai à rentrer à Fort-Impérial, et je pris congé du pêcheur.

« Monsieur, me dit tout à coup celui-ci, je suis peut-être bien hardi d'oser inviter un blanc à ma table; mais, si vous daignez accepter mon hospitalité, je me fais fort de vous offrir un souper plus confortable que celui de la taverne de *Hog's head*, où vous avez élu domicile.

— Je n'ai pas de préjugés au sujet des hommes de couleur, répondis-je à ce brave homme, et, pour vous prouver que je ne parle pas du bout des lèvres, j'accepte votre invitation.

— Merci, Monsieur, merci de cet honneur, s'écria Downing; je demande seulement une demi-heure pour tout préparer, et vous promets un repas complet de tortues.

— Un repas de tortues!

— Oui, Monsieur: potage, entrées, rôti, plat doux, c'est une tortue verte qui fera les frais de notre souper. Reposez-vous sur mon habileté; je passe, à juste raison, pour un habile cuisinier, et m'enorgueillis de mon talent. »

Downing, après m'avoir offert un excellent panatella et m'avoir installé dans un *rocking-chair*¹, sous une tonnelle de magnolias et de lianes fleuries, rentra dans son logis, escorté d'une jeune négresse, son aide de cuisine et sa domestique, me laissant plongé dans les délices d'une douce rêverie.

Je songeais, en effet, à la bizarrerie de ma destinée, qui, m'ayant fait naître sur les rives de l'Arc, en pleine Provence, m'avait amené de l'autre côté de l'Océan, dans une île de sable, aux limites de la civilisation, hôte d'un mulâtre, loin de ma famille, de mes affections, entraîné par l'amour des aventures, la passion de la chasse et de la pêche.

Tout en songeant de la sorte, je humais la fumée de mon cigare, dans les spirales de laquelle je suivais les rêves de ma fantaisie. Bientôt pourtant un parfum exquis, apporté par une douce brise, vint caresser mes narines; la fenêtre de la cuisine de Downing était ouverte, et par là s'échappaient des effluves inconnues qui s'adressaient à mon palais et à mon estomac.

Machinalement je passai à plusieurs reprises ma langue sur mes lèvres, et j'appréciai à l'avance les promesses que le pêcheur m'avait faites.

Je le vis paraître enfin devant moi, revêtu d'un pantalon blanc en toile et d'une veste de la même étoffe.

« Maître, le repas est prêt, fit-il. Vous plairait-il de dîner ici ou dans la cuisine ?

— Ici, rien ne s'y oppose, » répondis-je.

Ce que j'avais désiré fut exécuté au même instant. Mia (c'était le nom de la négresse) aida à son maître à apporter la table, la recouvrit d'une nappe blanche, et disposa en un clin d'œil des assiettes, des fourchettes, des couteaux, des verres et deux pots d'une respectable capacité remplis d'ale mousseuse.

¹ Fauteuil à bascule très-usité dans les États-Unis.

Au moment où j'approchais ma chaise de la table, Downing parut sur la porte de son logis, tenant dans ses mains calleuses une vaste terrine renfermant une *green turtle soup* dont, en véritable artiste, il me vanta tout d'abord l'excellence.

« A table, Downing, lui dis-je; là, plus près de moi, » ajoutai-je en m'apercevant qu'il s'était modestement assis à l'autre extrémité, par déférence pour la couleur de ma peau.

Le pêcheur ne se le fit pas dire deux fois; il avança sa chaise, et, soulevant le couvercle de la terrine, plongea dans ses flancs rebondis une louche de bois, à l'aide de laquelle il retira de menus morceaux d'une matière verdâtre et gélatineuse, des boulettes de la grosseur d'un œuf de pigeon et des œufs roussâtres nageant dans une sauce brune d'où s'exhalait un arôme tout particulier, qui flattait au suprême degré les papilles de mon odorat. J'avais déjà, dans les tavernes et les hôtels des États-Unis, mangé en mainte occasion d'excellentes *turtle soups*; mais jamais, je puis le dire, aucun de ces brouets exquis n'avait eu autant de charme pour moi.

Il va sans dire que je fis honneur à ce potage incomparable, dont bientôt il ne resta plus trace ni dans la terrine ni dans nos assiettes.

Après le potage vint un *steak* de tortue, assaisonné de jus de citron et de piment, plat succulent et savoureux qui subit le même sort que le premier mets.

Mia nous servit en troisième lieu un plat doux façonné à l'aide des œufs de la tortue verte, dont la saveur inconnue, l'arôme étrange me séduisit et m'étonna à la fois.

Certes, si jamais Chevet ou Potel et Chabot façonnaient ce mets princier, ils exploiteraient là une veine qui assurerait leur fortune.

Tout ce dîner fut arrosé d'un excellent vin de Catawba, vin américain s'il en fut jamais, dont le cru ressemble fort

à du vin de Beaune et de Joigny ¹. Au dessert, nous savourâmes des ananas, des bananes, des avocats, et autres fruits sans pareils pour le goût et la saveur.

Un verre de vieux rhum et un excellent « cabaña » complétèrent ce repas exquis dont j'ai gardé le souvenir, malgré les années écoulées, ce qui prouve la vérité de cet axiome égoïste, formulé, je crois, par d'Aigrefeuille : « La plus sûre reconnaissance est celle de l'estomac. »

Tout en fumant le « cabaña » et en « lappant » le *genuine brandy* de la Jamaïque, je demandai à Downing s'il avait songé à notre pêche.

« Pas encore; mais en une demi-heure tout peut être prêt, et nous allons nous mettre en route, si bon vous semble, à moins que vous n'aimiez mieux remettre à demain. M'est avis même que ce serait plus prudent, dans l'intérêt du succès de notre pêche.

— Je reste à vos ordres, mon hôte, répondis-je au maître. Je suis maître de mon temps pour une semaine, et je laisse à vos soins l'arrangement des plaisirs que vous m'avez promis.

— Voici ce que je propose à Votre Seigneurie, ajouta le pêcheur. Demain matin je vous conduirai à deux lieues d'ici, au milieu des terres, près d'un *pond* où vivent en grand nombre des tortues d'eau douce, dont la réputation est répandue dans tous les restaurants de la Louisiane. Nous resterons là tout le jour; puis après-demain nous irons coucher à Hetera. Ne craignez rien, nous avons là-bas une cabane très-confortable à l'abri d'une montagne de sable, et vous vous trouverez en compagnie des plus hardis naufrageurs de l'Union. »

¹ Le catawba est une vigne qui produit un jus très-sucré, lequel paraît être fort propice à la fabrication du vin. C'est d'ailleurs le meilleur raisin des États-Unis. A l'aide de ce raisin on fabrique d'excellent cru, et les plants se propagent avec la plus grande rapidité. Dans un temps qui n'est pas éloigné, les Américains pourraient bien se passer de nous pour les vins ordinaires.

Je laissai Downing sur le seuil de sa porte et rentrai à mon hôtel, où je ne tardai pas à regagner mon lit; car le départ pour le pond aux tortues devait avoir lieu dès l'aube.

A l'heure dite, Downing était à la porte du caravansérai de Fort-Impérial, et nous nous hâtions de sortir de la ville au pas accéléré de deux chevaux.

Nous atteignîmes bientôt les rives d'un courant d'eau encaissé dans un ravin profond et ombragé par des arbres très-élevés. En suivant ce ruisseau, nous parvînmes à un grand lac aux bords tapissés de gazon et d'un cercle tellement régulier, qu'on eût cru se trouver dans un bassin creusé par la main des hommes, au milieu d'un parc ou parmi les méandres d'un jardin anglais. On l'appelait le lac Worth.

Downing avait apporté des lignes dans ses poches; il n'y avait plus qu'à se procurer des hampes, afin de les ajuster; mais ce ne fut point là chose difficile. Une fois nos engins de pêche ajustés, nous nous établîmes sur le bord le plus élevé et jetâmes nos hameçons dans le lac. Cinq minutes après, nous remarquâmes çà et là un léger mouvement de l'eau, et au milieu des petits cercles qui ridaient la surface du pond je vis apparaître des points noirs que je pris tout d'abord pour des têtes de serpents.

Downing, lui, ne s'était point trompé.

« Voilà les tortues, murmura-t-il à mon oreille. Attention! elles ne tarderont pas à mordre. »

En effet, un de ces chélonés s'approcha jusqu'au rivage sur lequel nous étions, et j'aperçus distinctement sa longue tête, qui ressemblait à un museau, s'élever au-dessus de l'eau et regarder autour comme pour deviner le danger.

Je m'étais retourné pour interroger Downing et lui demander par quel moyen nous pourrions nous emparer de la tortue, lorsque je sentis tout à coup un coup sec donné à ma ligne. Je crus tout d'abord qu'un poisson était venu se suspendre à mon hameçon; mais quelle ne fut pas ma sur-

prise en amenant à la surface une tortue, la même sans doute que celle qui était venue respirer un instant auparavant à la surface du lac.

Ce chélon n'était point très-gros ; aussi je parvins, sans grande difficulté, à le ramener sur le bord.

Downing, afin de s'assurer que la prise ne s'échapperait pas, la renversa tout simplement sur le dos, en ayant soin d'enfoncer quatre petits coins en bois à l'entrée de ses pattes, afin de prévenir toute velléité de fuite.

Notre pêche fut bientôt abondante, et j'eus le plaisir de compter sur le sable, à quelques pas de nous, quatorze tortues, dont la plus petite pesait cinq kilogrammes.

Tandis que j'observais tranquillement les quatre lignes tendues devant moi, Downing m'appela à voix basse et me montra, à environ cent mètres plus loin, à l'angle d'une anse ouverte vers l'embouchure d'un ruisseau, un raccoon énorme, au dos brun, au museau pointu et à la queue rayée de blanc et de noir.

« Attention, » murmura le mulâtre, dont les yeux brillaient de joie ; car il n'est pas d'animal que la race de couleur aime plus à tourmenter que le pauvre raccoon.

Il est pour eux ce qu'est le renard aux *hunters* de la vieille Angleterre.

Le raccoon ne nous avait pas vus ; car, s'il eût eu vent de notre présence, il eût prestement pris la fuite. Dans l'ignorance du danger, il rampait pas à pas le long de la berge, se hissant de temps à autre sur un tronc d'arbre abattu, du haut duquel il pouvait mieux voir dans l'eau.

« Regardez bien, continua mon guide, la bête est venue pour pêcher.

— Bah !

— C'est comme je vous le dis. Le raccoon est très-friand de tortues.

— Je n'en doute pas. Mais de quelle façon s'y prend-il pour s'emparer de sa proie ?

— Vous allez voir ; seulement ayez un peu de patience. »

J'écoutai les avis de Downing, qui m'engagea à ne pas quitter l'abri de feuillage derrière lequel nous nous étions cachés, et je demeurai les yeux grands ouverts, me demandant comment procéderait le quadrupède. Allait-il s'élancer à l'eau pour happer une tortue, ou bien attendrait-il que l'une d'elles se hasardât sur le sol ?

Le raccoon déjoua toutes mes conjectures.

A deux mètres de l'endroit où il s'était blotti, on apercevait un tronc d'arbre retenu au rivage par ses racines et soutenu au dehors de l'eau par ses branches, dont quelques-unes, sans doute, avaient trouvé un point d'appui au fond du lac.

Le raccoon s'avavançait, à pas lents, vers ce tronc d'arbre dont l'ombre protégeait un certain nombre de tortues dressant leur tête au-dessus de l'eau : il ne les perdait pas de vue, et, quand il eut réussi à s'insinuer à travers les racines jusque sur la partie plane de l'arbre, il plaça sa tête entre ses pattes de devant, tourna sa queue du côté de l'eau, et s'avança à reculons, petit à petit, jusqu'à ce que sa queue touchât presque la surface du lac ; puis il se mit à la remuer d'un côté et de l'autre.

Le corps du rusé animal était tellement roulé sur lui-même, que pour tout autre que nous il eût été impossible de deviner à quelle espèce de la création il appartenait.

Bientôt une des tortues aperçut cet appendice caudal qui s'agitait d'une façon étrange : elle nagea lentement, ouvrit ses deux mâchoires et saisit les poils extrêmes de la queue.

A peine avait-elle serré cet appât d'un nouveau genre, que le raccoon se redressa, et, donnant une violente secousse, tira la tortue hors de son élément, la jeta sur la plage, à sec sur un lit de sable, et, à l'aide de son museau, la renversa prestement sur le dos, en ayant le plus grand soin de ne pas se laisser mordre.

Le *snapping turtle* était à la merci du raccoon, qui allait le dépecer à sa manière, lorsque Downing, m'engageant à le suivre, s'élança hors du fourré dans lequel nous étions en-



fouis, saisissant le fusil à deux coups dont il s'était précautionné et l'armant d'une main rapide.

A notre vue, au cri qu'avait poussé le mulâtre, le raccoon s'était réfugié sur un arbre et avait grimpé jusqu'au faite. Malheureusement pour lui, l'arbre n'était pas élevé; aussi, lorsque Downing l'eut découvert au milieu d'une touffe de feuillage, il me passa l'arme et m'engagea à me donner le plaisir de tuer une « vermine ».

J'épaulai, je fis feu, et le pauvre raccoon vint tomber à nos pieds, à quelques centimètres de la tortue qui se débattait encore sur le dos. Ce quadrupède était un vieux mâle, à la fourrure splendide, dont je me fis faire plus tard un admirable bonnet de trappeur, en ayant soin de conserver la queue, ce qui me faisait ressembler, — je le regrette, — à un des sanguinaires pourvoyeurs de la guillotine, pendant la fatale révolution de 93.

Cet incident de chasse une fois terminé, nous retournâmes à la pêche, et, quand vint le moment de retourner à Fort-Impérial, les eaux du lac Worth nous avaient fourni dix-sept tortues, y compris celle que le raccoon avait pêchée pour nous.

Un des engagés de Downing, conduisant un léger véhicule traîné par un mustang de la Floride, ramena les pêcheurs et leur butin au logis, où les attendait un souper exquis dont la chair de tortue faisait encore tous les frais.

C'était au jour suivant que Downing avait fixé notre départ pour Hetera, où nous devions trouver une troupe de naufrageurs attendant là l'occasion de recueillir des épaves, et occupant leurs loisirs à la pêche des tortues. Mon hôte le mulâtre avait devant sa maison, à l'ancre dans une anse du rivage, un bateau ponté d'une belle dimension, jaugeant de vingt à trente tonnes, et gouverné par deux engagés. Ce fut sur cette pinasse solide que nous nous aventurâmes tous les quatre, le lundi 27 juin 1848. Bientôt, grâce à une brise favorable, nous eûmes franchi les récifs, et nous nous trouvâmes en pleine mer, faisant jaillir la

blanche écume des deux côtés de notre proue, glissant en silence sur un océan inondé de lumière. Devant nous, des deux côtés de l'embarcation, des bandes de poissons volants plongeaient et se jouaient au milieu des varechs, des éponges, des pennatules et des coraux dont le fond était émaillé.

Nous apercevions à notre droite les récifs des Bahamas comme autant de points perdus vers l'horizon immense ; mais, à mesure que nous avancions, ils grossissaient à nos yeux et verdoyaient, revêtus de la plus riche livrée des tropiques, et offrant à nos regards une diversité de nuances et de couleurs adoucies encore, rendues plus délicates par la pureté des cieux et l'éclat du soleil. C'était un spectacle féerique, et j'oubliai, à le contempler, les premières atteintes du mal de mer qui m'avait déjà soulevé le cœur.

Nous parvînmes, trois heures après notre départ de la côte ferme, à Hetera, où nous jetâmes l'ancre dans une anse profonde, abritée contre tous les vents, au fond de laquelle s'élevaient une tente et une cabane de feuillages d'herbes entrelacées, que Downing me dit être la demeure des naufrageurs.

Les « gentlemen des épaves » étaient absents au moment où nous arrivâmes ; ils n'avaient pas même laissé un des leurs pour garder leurs effets, abandonnés çà et là à la garde... de Dieu. Les vivres contenus dans des barils parurent à mon hôte peu suffisants pour sa cuisine ; aussi dépêcha-t-il un de ses engagés, excellent chasseur, pour nous procurer de la venaison. Il lui remit à cet effet une carabine à un coup, chargée seulement d'une balle, et une heure après ce brave garçon revenait avec deux cerfs tués du même coup. Il avait attendu, pour accomplir cet exploit, que les animaux fussent tous deux côte à côte dans la direction de son point de mire, et les avait abattus sans autre forme de procès.

Downing se hâta de dépouiller l'un des cerfs, et, tandis qu'il le dépeçait, je signalai à l'un des angles de la baie une,

puis deux embarcations remplies de marins qui se dirigeaient de notre côté. C'étaient les naufrageurs. Ils revenaient d'une expédition heureuse, dont ils nous racontèrent chaque détail, dès que le mulâtre m'eut présenté à leur chef et à chacun d'eux; puis on songea au souper.

Les naufrageurs rapportaient des poissons que l'on accommoda à toutes les sauces possibles; les grillades de cerf eurent néanmoins la préférence, et l'on fit rôtir des canards sauvages et des courlis. Il va sans dire que ce repas, servi à des gens dont le robuste appétit était encore aiguisé par l'air salin de l'Océan, fut englouti en silence jusqu'à ce que la plus grosse faim eût été apaisée. Quand on arriva au dessert, composé de bananes, d'avocats et d'autres fruits des Bahamas, on porta des toasts et l'on se mit à chanter. Je me rappelle encore, à l'heure qu'il est, un couplet d'une des chansons des naufrageurs, dont voici le sens traduit en vers français.

Sur les rochers clair-semés de l'abîme,
Wreckers, allumons nos feux!
 Guettons, des vents pauvre victime,
 Le vaisseau malheureux.
 Au marin que l'orage
 Entraîne loin du port,
 Tendons la main, compagnons du naufrage,
 Sauvons-le de la mort.
 Mais à nous appartient l'épave,
 Et sa prise est de bon aloi.
 Malheur à celui qui nous brave!
 Telle est la loi.

Vingt-deux voix répétaient en chœur les quatre derniers vers, et je vous assure que dans le calme de la nuit cet orphéon primitif produisait un effet assez imposant.

Il fut ensuite question de la pêche que nous étions venus faire aux Bahamas, et, comme la nuit arrivait, on songea aux préparatifs. Il fallait se rendre au lieu de pêche avant

L'heure où les tortues quittent la mer pour venir déposer leurs œufs sur les bancs de sable propres à l'éclosion de



leur progéniture. Ces îlots, entrecoupés de profonds canaux et formés de débris de coquillages, sont voisins du grand récif de corail aimé des chéloniens de l'Océan. Tout le fond de la mer, sur les côtes de la Floride, est couvert d'une épaisse couche de coraux, de gorgones, de varechs et autres productions de l'abîme, servant d'abri à une multitude innombrable de crustacés. Et sur ces bancs de sable voltigent du matin au soir des nuées d'oiseaux de mer, que l'on prendrait de loin pour des essaims d'énormes moucheron.

Nous arrivâmes sur le grand îlot de sable au moment où l'astre étincelant se plongeait à l'horizon dans la mer. Pour qui n'a

jamais vu un coucher de soleil sous ces latitudes, ce spectacle est d'un grandiose qui n'a rien de pareil sur la terre. Cet énorme disque rougeâtre, dont les dimensions semblent

triplées, disparaît aux deux dixièmes sous la ligne des eaux profondes, et revêt d'une frange pourprée les nuages qui planent à l'horizon lointain. A travers les vastes portiques de l'occident on aperçoit un éblouissant éclat de gloire : on dirait une fournaise dans laquelle bouillonnent des montagnes de minerai d'or. Tout à coup l'astre disparaît en entier, comme s'il eût fait le plongeon, et le voile grisâtre que la nuit tire sur l'univers monte lentement de l'est à l'ouest.

La brise de mer se leva à ce moment même, et les engoulevants prirent dans l'air la place des oiseaux diurnes, des sternes, des *mother carey chickens*, des gabians et des alyçons. De temps à autre cependant on voyait passer, atardée, une frégate ou bien un fou à manteau brun.

Une demi-heure après, Downing, qui s'était posté à mes côtés, derrière un amas de sable dont il avait fait un abri et une cachette, me montra, nageant avec lenteur vers le rivage et la tête seulement au-dessus de l'eau, des tortues qu'il m'assura être de la grosse et de la bonne espèce. Sur la surface à peine ridée du bras de mer qui séparait l'îlot sur lequel nous nous trouvions de la plage sablonneuse voisine, je distinguais confusément leur large carapace, et, tandis qu'elles avançaient lentement et avec effort, la brise apportait à mes oreilles le bruit d'une respiration précipitée qui trahissait leur inquiétude ou leur terreur.

Tout à coup la lune se leva et vint éclairer cette scène fantastique. Une tortue, ayant atterri, traînait péniblement son corps pesant sur le sable; car ses pattes et ses nageoires étaient mieux organisées pour nager que pour se mouvoir sur terre. Elle parvint cependant à l'endroit désiré, et se mit laborieusement à l'œuvre, écartant avec adresse le sable qui se trouvait sous son ventre, et le rejetant à droite et à gauche. Puis, lorsque le trou fut assez profond, elle déposa ses œufs, qu'elle arrangea avec le plus grand soin et qu'elle recouvrit proprement de sable.

Au moment où elle allait faire volte-face et regagner l'Océan, Downing se précipita en avant d'un seul bond,

comme fait un tigre sur sa proie, et, assenant un coup de bâton sur la carapace près de la tête, saisit l'instant où le chélonien gardait une sorte d'immobilité causée par la peur, pour lui faire faire la culbute. Au même moment la tortue se trouva placée sur le dos, remuant pieds et pattes, mais ne pouvant plus fuir.

Nous avions à peine regagné notre cachette, que Downing attira de nouveau mon attention : une tortue énorme, à en juger par le déplacement d'eau qu'elle opérait autour d'elle, s'avancait vers la plage. A trente mètres du banc de sable, elle leva la tête au-dessus de l'eau, jetant autour d'elle un regard inquiet et passant attentivement en revue tout ce qui se trouvait à portée de son rayon visuel. Elle poussa enfin une sorte de sifflement, que Downing m'assura être un défi porté à ses ennemis, dans le but de les effrayer et de les obliger à lui laisser le champ libre. Puis, comme rien ne bougeait, elle nagea doucement vers le banc et s'avança sur le sable en soulevant autant que possible son cou. Elle trouva enfin un endroit qui lui parut convenable; elle procéda comme sa devancière, qui se trouvait cachée derrière le monticule de sable où nous étions abrités. En cinq minutes elle eût creusé, à environ soixante centimètres de profondeur, un trou où elle déposa ses œufs l'un après l'autre, lesquels étaient au nombre de cent soixante-dix-sept, comme nous nous en assurâmes avant de quitter l'île de sable. Ces œufs étaient de la grosseur d'un œuf de poule, fort ronds et couverts seulement d'une peau blanche et dure.

La tortue qui se trouvait devant nous était un chélon à grosse tête, et Downing, qui connaissait la façon d'agir de ses pareilles, s'élança vers elle, à mon grand étonnement, avant d'avoir donné le signal convenu. Il m'expliqua en même temps que cette espèce, pendant qu'elle pondait, était incapable d'interrompre sa tâche, tant il lui semblait nécessaire de la continuer coûte que coûte.

« A moi ! » s'écria-t-il tout à coup.

Et, se plaçant devant la tortue, il appuya son épaule der-

rière l'une de ses pattes de devant, la souleva un peu, tout en la poussant de toutes ses forces, puis, par un élan subit, la jeta sur le dos. Comme la tortue était démesurément grosse et qu'elle se démenait à l'instar d'un diable dans l'eau bénite, Downing crut prudent de lui ficeler les pattes de façon à l'empêcher de se mouvoir.

Cela fait, nous procédâmes à d'autres captures, et, comme ce jeu m'amusait fort, nous le prolongeâmes jusqu'au moment où « le combat finit faute de combattants ».

Les naufrageurs, Downing et ses deux engagés avaient réussi à prendre cinquante-six tortues dans l'espace de deux heures et demie.

Dès qu'on eut amariné le butin au fond des embarcations, on songea à aller à la chasse des œufs. Munis, les uns d'un petit bâton, les autres d'une baguette de fer, les chasseurs de *yolks* se répandirent sur la plage sablonneuse en sondant le sable aux endroits où se remarquaient les traces des tortues. Il n'est cependant pas toujours facile de les découvrir; car souvent les averses, les orages et le vent même les ont presque entièrement effacées. Avant de retourner à l'anse d'Hetera, les naufrageurs, Downing, ses engagés et moi, nous avons découvert dix-huit nids de tortues et recueilli près de sept cents œufs¹.

¹ Les œufs de tortue sont arrachés, sinon détruits sur place en grande quantité, ce qui n'étonnera personne lorsque je dirai que certains îlots des Bahamas et de toutes les îles connues sous le nom de Florida-Keys renferment dans l'espace d'un mille les œufs de plusieurs centaines de tortues. Ces chélonas vertes creusent un nouveau trou à chaque ponte : le second est généralement près du premier, comme si la tortue n'avait aucun souvenir de l'accident qui lui est arrivé. On comprend sans peine que la multitude d'œufs qui se trouvent dans le ventre d'une tortue ne soient pas tous destinés à être pondus dans la même année. La plus grande quantité qu'un seul individu de cette espèce puisse pondre dans le courant d'un été est quatre cents environ; tandis que, lorsqu'une tortue est prise sur son nid au moment de pondre ses œufs, on les trouve dans son corps tout petits, dépourvus de coquille et empilés par larges couches dépassant le nombre de trois mille. Peu de temps après leur éclosion, les petits se

La prise avait été bonne, et nous songeâmes à regagner la tente d'Hetera, où nous attendait un souper confortable. Pendant le repas, j'entendis raconter à plusieurs convives des détails assez bizarres sur tout ce qui avait rapport aux tortues de mer.

Entre autres faits bons à signaler, je consignerai celui-ci : les chélonnes *au manteau vert* sont si abondants dans ces parages, que cinq ou six cents hommes pourraient en subsister pendant plusieurs mois sans avoir recours à aucune autre sorte de provision.

Les tortues d'Hetera, — j'eus l'occasion de m'en convaincre, — sont extraordinairement grosses et grasses; la délicatesse de leur chair est telle, qu'on en mange avec plus de plaisir que d'un poulet.

Le moyen de prendre les tortues que je viens d'expliquer n'est pas le seul qui soit en usage sur les côtes des Florides. Aux embouchures des fleuves et des rivières, les *turtle fishers* tendent quelquefois d'énormes filets aux mailles fort larges, dans lesquelles les chélonnes s'embarassent d'autant mieux qu'ils font plus d'efforts pour en sortir.

D'autres se servent d'un harpon; mais les tortues ont, dans ce cas, une telle force d'impulsion, qu'on me raconta une histoire d'un Caraïbe dont le canot avait été entraîné pendant deux nuits et un jour par une tortue harponnée. Le pauvre Indien, faute d'instrument tranchant, n'avait pas pu couper la corde attachant au harpon entré dans le corps de la tortue.

Downing, lui, avait inventé l'engin dont voici la description pour prendre des tortues en plein jour. C'était un instrument de fer qu'il appelait une cheville, muni à chaque extrémité d'une pointe pareille au « clou sans tête » dont se servent les faiseurs de filets, quadrangulaire, aplati,

fraient un passage à travers le sable qui les recouvre et se jettent immédiatement à la mer. Rien n'est plus curieux à voir que cette armée de petites tortues, à peine grosses comme un crabe, et gagnant l'Océan avec une rapidité relative.

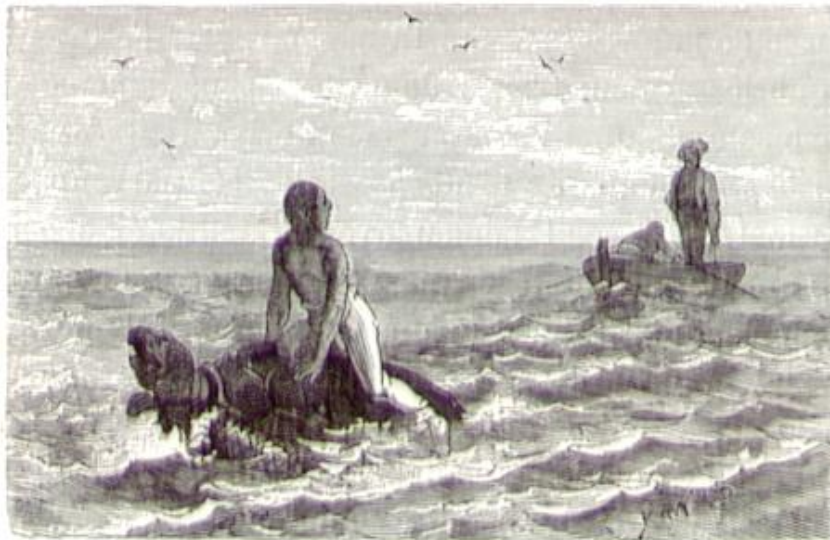
figurant à peu près le bec d'un pic. Au milieu de cet instrument il plaçait un fil de carlin très-fin, très-serré, d'une longueur de cent mètres, assujéti solidement par l'un des bouts au centre de la cheville, où se trouvait pratiqué un trou par lequel passait le fil. L'autre portion de la corde, soigneusement enroulée, était placée dans une partie convenable de l'embarcation. L'un des bouts de la cheville entraient dans un étui en fer qui le retenait d'une manière lâche, attachée à un long épieu de bois, jusqu'à ce que la carapace de la tortue eût été transpercée par l'autre pointe. Dès que le pêcheur, assis dans la barque, apercevait un chélon se réchauffant à la surface de l'eau, il s'approchait en faisant le moins de bruit possible, et, parvenu à dix à douze mètres, lançait l'épieu avec l'intention de percer la tortue à cette même place que veut perforer un entomologiste pour piquer un insecte sur une plaque de liège.

A peine la tortue a-t-elle été atteinte, que le manche de bois se sépare de la cheville, à laquelle il tient fort peu. Le chélon, fou de douleur, se débat convulsivement, et plus la cheville reste dans la blessure, plus elle s'y enfonce, tant est grande la pression qu'exerce sur elle l'écaïlle de la tortue, qui file comme une baleine et qui bientôt s'épuise en vains efforts, cesse de se défendre et flotte à la surface de l'eau. On s'empare alors de la tortue en la ramenant au bout de la ligne avec de grandes précautions.

« De cette façon, me dit Downing, un seul de mes engagés s'est emparé de huit cents tortues dans l'espace d'une année. »

Le lendemain matin, au lever de l'aurore, le mulâtre me réveilla et me conduisit à son réservoir, sorte de construction carrée ou de parc en bois fait d'énormes souches, séparées les unes des autres de telle façon que la marée pénétrait librement dans cet espace. C'est là qu'on avait jeté les tortues prises la veille sur l'île de sable, et elles grouillaient dans cette crapaudière, s'efforçant de monter pour rejoindre la pleine mer. Peine inutile, toute fuite était impossible.

Il avait été décidé que nous passerions deux jours à Hetera pour y pêcher et y chasser. Je me livrai à ce dernier plaisir le long des grèves et dans le bois, où je trouvai du gibier d'eau de toute espèce, des cerfs, des faisans, des perroquets et autres oiseaux babillards. Mais ce qui m'amusa le plus, ce fut la pêche aux tortues faite par les engagés de Downing, dont un était un plongeur émérite.



Le mulâtre m'emmena le second jour, après déjeuner, en pleine mer, et me montra un grand nombre de tortues endormies sur l'Océan tranquille. Or voici comment la pêche se faisait, sans aucun instrument, sans aucun subterfuge. Pero, — tel était le nom du plongeur, — se tenait debout à l'avant, et, dès qu'il ne se trouvait plus qu'à sept à huit mètres de la tortue, il plongeait et nageait de telle façon, qu'il remontait à la surface à portée du chélon endormi. Il le saisissait alors tout contre la queue, et, s'appuyant sur le derrière, il le faisait enfoncer dans l'eau. La tortue, en se réveillant, se débattait des pattes de derrière : ce mouvement suffisait pour la soutenir sur l'eau aussi bien que le plongeur qui la maintenait, jusqu'à ce que l'embarcation vint et les pêchât tous deux, homme et bête.

Je passerai sous silence les adieux que je fis aux naufrageurs d'Hetera, et mon retour au Fort-Impérial.

Au moment de me séparer de mon hôte, ce brave homme me fit présent d'une énorme tortue grosse-tête qui pesait trois cent cinquante-deux kilogrammes. Je me réjouissais à l'avance du nombre de soupers et de *turtle steaks* que j'allais offrir à mes amis de New-York, où je ramenait ma prise; je calculais le nombre d'œufs qu'on eût trouvés dans son corps énorme, et je me représentais le beau char qu'on ferait de sa carapace, un char dans lequel Vénus elle-même aurait pu sillonner de nouveau le *cæruleum mare*, à la condition que ses colombes lui eussent, comme autrefois, prêté leur assistance, et qu'aucun requin, aucun ouragan, n'eût fait culbuter le véhicule de la déesse.

Or donc, embarqué à bord d'un steamer que j'étais allé prendre à Savannah, je remontais tranquillement le long des côtes, songeant à l'heure précieuse qui me rendrait à la terre ferme, tant je souffrais du mal de mer. Il va sans dire que j'avais recommandé ma tortue à un des matelots du bord, afin qu'il lui fournît sa provende de légumes et d'eau de mer. Lorsque nous entrâmes dans la baie de New-York, le vent s'était calmé, la tempête ne faisait plus rage; j'éprouvais une sorte de répit, et je pus monter sur le pont. Tout en me promenant sur le gaillard d'arrière, je m'enquis du sort de mon gros chélon au manteau vert.

« Hé! là-bas, Johnny, comment va ma tortue?

— Ah! Monsieur!

— Qu'est-ce à dire?

— Ah! Monsieur!

— T'expliqueras-tu, Johnny! Est-elle morte?

— Non, Monsieur!

— Que lui est-il donc arrivé?

— Rien de bon, que je sache! Elle est...

— Vas-tu parler, drôle!

— Elle est tombée à la mer pendant la tempête. »

J'avoue que cette mauvaise nouvelle me trouva fort incré-

dule. Je me plaignis au capitaine, qui me répondit ne pas savoir ce que je voulais dire, et puis, d'ailleurs, « il n'était pas responsable du bagage de ses passagers. »

Je dus faire contre fortune bon cœur, tout en maugréant *in petto* de ma mauvaise chance. Mon pot au lait de Perrette s'était brisé au port.

Le lendemain de mon arrivée à New-York, en me promenant le soir le long de Broadway, quel ne fut pas mon étonnement en apercevant, à l'angle de Park-Place, devant la porte d'un célèbre *bar-room*, une tortue qui ressemblait à s'y méprendre à celle que m'avait donnée Downing, laquelle, au dire de Johnny, était tombée à la mer pendant la bourrasque.

« Pardon, monsieur le *bar-keeper*, dis-je au maître du restaurant, y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander qui vous a vendu cette énorme tortue exposée à votre porte ?

— Pas le moins du monde; elle m'a été apportée hier soir, à minuit un quart, au moment où j'allais fermer les portes de mon établissement, par deux matelots qui l'avaient placée dans un sac. Ils me l'ont vendue trente dollars (157 francs), et j'ai fait un bon marché.

— Je le crois pardieu bien! et moi qui vous parle, moi à qui on a volé cette tortue, je vous rembourserais bien la somme pour rentrer en possession de mon bien. »

J'expliquai au *bar-keeper* ce qui m'était arrivé; mais, comme il s'était engagé à fournir le dîner d'apparat des *aldermen* de New-York, qui avait lieu le lendemain, il se vit forcé de me faire un déni de justice.

J'allai me plaindre au *chief of police*; ce magistrat me rit au nez : pour lui je n'étais qu'un pauvre *Frenchman*.

Dans un accès de colère, je courus au steamer *Rainbow* pour me venger sur Johnny et le rosser d'importance. Johnny avait été débarqué le matin même, et s'était dirigé sur Boston. Je dus avaler mon affront en silence, jurant, mais un peu tard, qu'une autre fois, si jamais je rapportais une tortue, je la ferais porter dans ma cabine et me chargerais moi-même de sa subsistance.